

L'occupation amérindienne ancienne de la forêt guyanaise

Dr Gérald Migeon, conservateur régional de l'archéologie, Ministère de la culture
 Chercheur de l'UMR 8096 « Archéologie des Amériques », CNRS
 gerald.migeon@culture.gouv.fr

L'intérieur de la Guyane française est relativement peu connu du point de vue archéologique, en et particulier par manque de recherches, *id est* de moyens, humains, financiers et logistiques.

La vision de la forêt oscille entre deux pôles extrêmes : soit elle est vue comme vierge et hostile pour les humains, soit comme un lieu luxuriant, paradisiaque (cf. les mythes de l'Eldorado et des Amazones).

Après l'opération d'archéologie « de sauvetage » liée à la construction du Barrage de Petit-Saut dans les années 90, de nouvelles opérations d'archéologie préventive, réalisées par les archéologues de l'INRAP, ont eu lieu très récemment à l'intérieur de la Guyane et apportent de nouvelles données à ce sujet. De plus, entre 2004 et 2006, l'auteur a pu se rendre sur plusieurs inselbergs (Nouragues sur la commune de Régina, Trinité sur la commune de Mana, Borne1, Mitaraka, sur la commune de Maripasoula) et a réalisé des sondages manuels dans plusieurs abris sous roche.

L'importance et l'ancienneté de l'occupation de l'intérieur de la Guyane ont ainsi été mieux mises en évidence, par ces divers travaux,

Mais dans l'état actuel des connaissances, il serait vain, et prétentieux à la fois, de proposer une carte de répartition des sites amérindiens anciens de la forêt guyanaise; nos réflexions seront donc très générales, mais fondées sur des données partielles relativement précises et concerneront l'ensemble du massif forestier guyanais.

1- Quelles sont les traces de l'occupation amérindienne ancienne de la forêt guyanaise ?

Les premières traces d'occupation par l'homme, quelques vestiges lithiques, en quartz, n'ont été identifiées, à ce jour, en Guyane, que sur le seul site du Plateau des Mines-Carrière des Ananas (Mestre, 2004, et Delpech, 2005).

Pour Christophe Tardy dans sa thèse intitulée, « Paléoincendies naturels, feux anthropiques et environnements forestiers de Guyane française du tardiglaciaire à l'holocène récent. Approches chronologique et anthracologique », « les charbons de bois issus des sites archéologiques prouvent l'existence d'une occupation amérindienne... » (Tardy, 1998 : 138) ; il ajoute que l'ouverture anthropique a été facilité par des phases sèches et que le début de cette ouverture anthropique semble très plausible à partir de 2000 BP.

Les fouilles préventives liées à la construction du Barrage de Petit saut menées par Philippe Novacki-Breczewski, Olivier Puaux, Michel Philippe, Sylvie Jérémie, Stéphane Vacher et Jérôme Briand de l'AFAN (1998) entre 1989 et 1995 ont permis aux archéologues de mettre au jour 273 sites amérindiens sur 310 km² et d'en évaluer une centaine par des décapages manuels et mécaniques dans cette zone jusqu'ici vierge de recherches. Mais, malheureusement, les datations seront déficientes, en particulier à cause de problèmes de contamination des échantillons de charbons par des paléo-incendies.

Depuis 2003, les opérations de prospection-inventaire ont été remplacées par des études d'impact approfondies sur de grandes surfaces, réalisées par les archéologues de l'INRAP (Institut créé en

2001, qui a remplacé l'AFAN) ; elles ont l'avantage de donner un aperçu plus réel de l'occupation humaine ancienne que celui proposé à partir de la synthèse des données accumulées au gré des trouvailles fortuites, ou de l'intérêt de tel ou tel chercheur ou explorateur.

Une étude menée par G. Migeon sur une série de haches emmanchées polies retrouvées dans l'Approuague a permis de démontrer que cette industrie de la pierre polie, dont les débuts sont attestés dès le neuvième siècle avant notre ère, dure jusqu'au Contact avec les Européens au XVIème siècle, avec une concentration des datations entre le Vème siècle de notre ère et le Xème, l'Approuague et ses filons de dolérite étant probablement un secteur de fabrication de lames de haches.

L'occupation de plusieurs inselbergs et autres sites localisés sur les inselbergs de l'intérieur de la Guyane a été reconnue lors de différentes petites opérations. Pour les abris de l'inselberg des Nouragues, plusieurs datations ou estimations d'ancienneté sont le témoin de l'occupation presque continue, ou en tout état de cause importante, de la région de l'inselberg, peut-être dès le V^e siècle de notre ère et ce jusqu'au début du XVIII^e siècle, occupation tardive corroborée par les textes ethnohistoriques (Migeon, 2006 : 42-43). Les sites sont occupés principalement aux XI^e-XII^e siècles, selon les datations par radiocarbone et entre le XV^e et le XVIII^e siècle, si l'on se fie aux estimations d'ancienneté par thermoluminescence.

Dans le cadre d'une mission d'études pluridisciplinaires, onze abris situés sur la face nord de l'inselberg de la Borne 1, ont été repérés ; huit ont révélé des vestiges anthropiques. L'occupation ancienne est donc peut-être antérieure de 4 ou 5 siècles au début avant notre ère; elle paraît plus sûrement attestée autour des IX-XIII^{èmes} siècles.

L'Abri du Pic Coudreau, Maripasoula a fourni une datation 14C cal 424 à 567 AD pour un échantillon d'écorce brûlée d'une céramique retrouvée dans un des abris de l'inselberg.

Enfin, dans les Monts d'Arawa, une expédition menée par Daniel Sabatier, botaniste de l'IRD, a permis d'estimer l'ancienneté par TL, de cinq tessons du même site, entre 970 et 1485 AD.

En résumé, dans le sud de la Guyane, des indices anthropiques sont attestés lors du premier millénaire de notre ère, avec une présence importante autour des IX^e-XII^e siècles, puis des occupations plus ou moins importantes du XIV^e jusqu'au début du XVIII^e siècle.

Cette conclusion est à mettre en relation avec le fait que, selon Rostain (1994 : 498), « d'importants bouleversements ont touché le littoral des Guyanes vers 1100- 1300 de notre ère». En particulier, « les communautés Koriabo, qui ont quitté l'intérieur du Plateau des Guyanes, descendant et occupent les fleuves... ». Le complexe Koriabo a été reconnu en Guyane, par Rostain (dont nous résumons ici les conclusions), sur des sites fluviaux du Bas-Approuague et du haut-Maroni, mais aussi sur des sites côtiers (Rostain, 1994: 455). Pour Rostain (1994 : 498), des « changements climatiques ont, en outre, probablement provoqué des migrations, comme celles des populations Koriabo ». Il note que « de 600 à 1100 après J.-C., un climat extrêmement pluvieux et orageux sévissait en Amazonie, qui provoqua l'inondation des basses terres tropicales ».

Les occupations que nous avons repérées dans l'intérieur de la Guyane pourraient donc être liées à ce phénomène, les populations se réfugiant dans des zones moins touchées par les inondations, pour recréer de nouvelles communautés qui développèrent de manière préférentielle des villages localisés sur les berges des fleuves, ce qui en permettait le contrôle.

2- Quelle fut la densité de la population amérindienne avant la Conquête ?

L'impact des populations amérindiennes et de l'agriculture itinérante sur brûlis, en forêt et ailleurs, a été bien attesté au cours des deux derniers millénaires par les travaux de Tardy (1998). On peut donc estimer raisonnablement, en prenant toutes les précautions d'usage, la population amérindienne ancienne de la Guyane forestière, avant la Conquête, entre le Xème et le XVème siècle (*id est* au maximum d'occupation, selon les données exposées plus haut), à un total oscillant entre 50000 et 100000 habitants.

Certes, les estimations de population avant et au moment de la Conquête seront toujours sujettes à caution, mais nul ne peut nier que lors des premiers décennies qui suivirent ce contact, le cataclysme démographique lié au choc microbien a été très brutal (cf. à ce sujet Nadir Boudehri, 2006). Nous pensons que ce choc a pu commencer dès les premiers contacts entre navigateurs Européens et Amérindiens, autour de 1500, lorsque les premiers découvreurs des Guyanes ont longé les côtes, fait de l'eau ou se sont approvisionnés en nourritures fraîches, auprès des populations côtières, les contaminant, sans le savoir, avec les maladies du Vieux Monde.

De cette manière, on peut comprendre qu'Hurault (1972: 84-85), qui se fonde sur plusieurs témoignages de voyageurs et explorateurs, affirme que « la dépopulation était générale », et que « la population indienne du littoral entre le Cachipour (100 kilomètres à l'est de l'Oyapock) et le Maroni » pouvait être estimée « à 3500 personnes en 1666 »; il ajoute que « depuis le début du siècle le XVIIème en l'occurrence), cette population avait diminué de moitié ». Et sûrement dans des proportions plus grandes encore tout au long du XVIème siècle, les maladies se propageant facilement de la côte vers l'intérieur par les axes fluviaux.

Les densités les plus courantes utilisées par les anthropoarchéologues vont entre 0.5 et 2 habitants au km² (en forêt), ce qui donnerait pour la Guyane française entre 40000 et 160000 habitants.

Hurault (1965), propose un autre mode de calcul en proposant une estimation de 70 habitants pour 1 km de rivière, ce qui donnerait pour les 2500 km de rivières guyanaises, un chiffre de 175000 habitants. Il faudrait y rajouter les habitants des zones d'interfluves.

Les études d'impact sur des grandes surfaces (voir supra) donnent, au minimum, une densité d'un site amérindien pour 2 km², ce qui ferait 40000 sites pour la Guyane forestière, toutes époques confondues. En estimant que 10% des sites sont occupés de manière contemporaine et que ces sites sont peuplés de 50 habitants (en nous fondant sur les estimations fournies par Grenand et Grenand, 1997 : 58-61), nous aurions 200000 habitants (4000X50) ; avec un taux de contemporanéité de 5%, nous arriverions à 100000 habitants. Ce chiffre n'est pas du tout irréalistique, surtout depuis 1000 ans (950 BP), où la création de nouveaux sites est attestée, sans compter sur l'accroissement naturel de la population plus anciennement établie.

3- Quels types de sites connaît-on?

La forte densité d'ateliers, comme les sites à polissoirs, ou de sites temporaires comme les sites d'art rupestre ou les abris, très souvent à fonction funéraire, induit ou suppose la présence de sites d'habitat voisins, mais à ce jour les sites d'habitat liés à ces vestiges bien visibles dans le paysage, ont trop rarement été retrouvés lors des divers travaux menés en forêt.

De fait, on s'aperçoit que les sites de plein air repérés sont situés très majoritairement près des cours d'eau sur des berges non inondables ou sur les hauteurs dans les interfluves. Ils sont difficiles à repérer car les vestiges abandonnés sont tenus et rares (parfois, par chance, des chablis aident les archéologues dans cette fastidieuse tâche en mettant au jour des tessons de céramique)

et seuls quelques-uns ont été sondés, en particulier, lors de l'opération de sauvetage liée à la construction du Barrage de Petit-Saut au début des années 90.

Il s'agit vraisemblablement de sites regroupant quelques carbets où vivaient de petits groupes humains de quelques dizaines d'individus. Pour Grenand et Grenand (1997 : 58-61) décrivant les habitats amérindiens anciens, « les unités villageoises sont variables en taille et leur mobilité est constante »... ; ils ajoutent qu'il « est probable qu'une moyenne de 60 habitants corresponde à la réalité historique », mais cette « faiblesse démographique » n'empêche pas « que des liens puissants existaient entre les communautés, et que des personnages de premier plan pouvaient avoir autorité sur plusieurs centaines de kilomètres carrés.

Les sites de hauteur sont situés sur des collines, certains sont ceints par un fossé et une palissade (seuls les fossés et les talus sont encore conservés) ; ces « montagnes couronnées » sont interprétées comme des sites d'habitat à vocation défensive.

Les sites d'inselbergs ou les montagnes couronnées sont situés en position défensive ou d'observation, indices d'un certain état de guerre ou d'instabilité existant déjà avant la Conquête européenne. Les textes des chroniqueurs insistent beaucoup sur le caractère belliqueux des Amérindiens, mais la Conquête a sûrement exacerbé les rivalités entre groupes amérindiens comme le suggère Whitehead (1993a et 1993b) pour les régions de l'ouest des Guyanes.

Tous les inselbergs que nous avons prospectés personnellement (Nouragues, Trinité, Borne 1) ont fourni des indices d'occupation humaine ; de plus, chaque fois que des chercheurs d'autres disciplines que l'archéologie vont dans ces lieux, ils retrouvent, sans les chercher expressément, des vestiges.

Les nombreux abris sous roche situés dans les pentes et aussi au sommet des inselbergs peuvent être, de manière occasionnelle, des lieux d'habitat temporaire, mais ce sont plus certainement des lieux à caractère rituel (pour des cérémonies d'initiation, des sépultures...). Les « îles-montagnes » émergeant de la forêt sont en effet considérée comme des lieux sacrés par les Amérindiens, ce sont des passages entre le monde chtonien (les grottes et abris étant les entrées de cet inframonde), et le monde terrestre représenté par la forêt.

Malheureusement, ce monde ancien, révélé –en partie seulement- par les vestiges matériels, est en train de disparaître à grande vitesse, car l'avenir prometteur de la recherche archéologique dans cette grande forêt guyanaise ne dépend plus uniquement des archéologues, l'orpaillage clandestin détruisant de plus en plus de sites archéologiques amérindiens non reconnus et non étudiés.

Illustrations

1 : carte des sites archéologiques de Guyane

Bibliographie

BSR : Bilan scientifique régional, DRAC-SRA, Cayenne.

BOUDEHRI, Nadir, 2006, *Des épidémies, quelles épidémies?* In L'histoire de la Guyane, sous la direction de Serge Mam Lam Fouck et Jacqueline Zonzon : 87-103, Ibis Rouge Editions, 2006.

DELPECH Sandrine, 2005, *Saint-Laurent du Maroni : Carrière des Ananas.* BSR: 49-55.

GRENAND Pierre et Françoise, 1997, L'occupation amérindienne. Ethnoarchéologie, ethnohistoire. In MAZIÈRE Guy *et alii*, L'archéologie en Guyane : 55-71.

HURAULT, Jean, 1972, *Français et Indiens en Guyane 1604-1972*. Collection 10/18 n°690, UGE, Paris. 222 p.

MAZIERE Guy *et alii*, 1997, *L'archéologie en Guyane*. Editions APPAAG, Cayenne.

MESTRE Mickaël, 2004, *Liaison routière Saint-Laurent-Apatou : diagnostic*. BSR : 34-38.

MIGEON Gérald, 2006, L'occupation amérindienne ancienne de la Guyane, de l'holocène à la Conquête : état de la question et données nouvelles. In *L'histoire de la Guyane. Depuis les civilisations amérindiennes* : 31-86. Actes du Premier Colloque Guyane : « Histoire et Mémoire » organisé par l'UAG, Cayenne (Guyane Française), 16-18 novembre 2005.

ROSTAIN Stephen,
1994, *L'occupation amérindienne ancienne du littoral de Guyane*. Collection TDM 129, Editions de l'ORSTOM, Paris. 2 vols. 948 p.

TARDY Christophe, 1998, *Paléoincendies naturels, feux anthropiques et environnements forestiers de Guyane française du tardiglaciaire à l'holocène récent. Approches chronologique et anthracologique*. Thèse de doctorat, Montpellier II. 343 pages + annexes.

VACHER Stéphane, dir., JEREMIE Sylvie, dir., BRIAND Jérôme, dir., 1998, *Amérindiens du Sinnamary (Guyane) : archéologie en forêt équatoriale*. MSH, Paris (DAF n° 70). 297 p.

WHITEHEAD Neil L., 1993a, Ethnic transformation and historical discontinuity in Native Amazonia and Guayana, 1500-1900. *L'Homme. La remontée de l'Amazone* 126-128: 285-305.
1993b, Recent research on the Native History of Amazonia and Guayana. *L'Homme. La remontée de l'Amazone*, 126-128: 495-506.